

LE COIN DES ENFANTS

LEÇON A LA POUPÉE

Je vous trouve, ma poupée,
Bien souvent inoccupée.

Il faut vous prendre le bras
Pour vous faire faire un pas.

Vous souriez d'un air bête
Sans même bonger la tête.

Vous dites toujours : " Demain !"
Jamais une aiguille en main !

Vous n'aimez que la toilette,
C'est laid d'être si coquette !

Prenez un peu ce balai,
Et balayez, s'il vous plaît !

Lavez-moi cette vaisselle,
Vivement, mademoiselle !

Ecumez le pot-au-feu !
Remuez-vous donc un peu !

Mon mari, votre bon père,
Travaille assez, lui, j'espère !

En entrant il doit avoir
Sa soupe chaude, le soir.

Regardez notre voisine,
Comme elle tient sa cuisine,

Sa chambre, son linge et tout !...
Vous devez rougir beaucoup.

Une fille adroite et sage
Aide sa mère, à votre âge ;

Et je vous battrais, je crois,
Si vous n'étiez pas de bois.

JEAN AICARD.

LES TROIS ROSES

Par une belle matinée de juillet trois roses s'étaient éveillées sous les premiers rayons de l'aurore. L'aînée brillait de toute sa beauté ; la seconde venait de s'entr'ouvrir et la troisième allait sortir de son calice. Ces trois roses habitaient la même charmille, se balançant sur la même branche, et penchées l'une vers l'autre, elles s'entretenaient ainsi :

— Mes sœurs, dit l'aînée, nous voilà déjà grandes ; il est temps que nous choissions une destinée, que le jour ne finisse pas sans que nous ayons chacune une place dans le monde. Pour moi, ajouta-t-elle, je serais heureuse si je quittais notre charmille et si j'allais danser, au bal, et répandre mon parfum dans les cheveux d'une belle fille de vingt ans.

— La Vierge et les Anges me préservent d'un pareil sort, dit la cadette, ainsi que vous, ma sœur, je serais bien heureuse de quitter notre charmille ; mais je voudrais aller au milieu d'un temple et renfermée dans un vase sacré ne répandre mon parfum que pour Dieu seul.

— Vous voulez donc m'abandonner, dit la plus jeune en versant une larme semblable à une goutte de rosée, car je dois rester dans notre charmille, je veux vivre et mourir sur la branche à laquelle je dois le jour. Eh ! je serais heureuse si je pouvais toujours jouir de la vue du ciel et de la terre, et répandre mon parfum sur tout ce qui m'entoure.

Trois jeunes filles, trois sœurs, descendaient au jardin se tenant par la main. La première cueillit l'aînée des roses, et rentra dans sa chambre pour faire sa toilette pour aller au bal. Le même soir, l'autre cueillit la seconde et la porta à la statue de la Vierge. Mais la

plus jeune s'arrêta devant la rose restée seule, la désarma de ses feuilles jaunes et l'abrita sous une branche en lui disant :

— Toi, la plus belle des fleurs, reste l'ornement de notre jardin, réjouis la vue de mon père, charme l'odorat de ma mère, et, par reconnaissance, je viendrai chaque jour t'arroser d'une eau fraîche et limpide.

Ainsi, les trois roses eurent le sort qu'elles avaient désiré. L'une brilla quelques heures sous le lustre du bal, et le lendemain elle était fanée. L'autre brilla plus longtemps dans le vase sacré, mais la terre et le soleil lui faisaient défaut, elle se flétrit. Seule, la rose du jardin vécut la vie d'une rose. Puis, quand ses pétales tombèrent, au fond de son calice il se forma des graines qui se répandirent sur la terre et donnèrent des roses à leur tour.

En toute chose, il faut considérer la fin.

LA PRIÈRE DU MATIN

Cunégonde était une veuve très pauvre, mais très pieuse. Elle ne manquait jamais, avant de se placer à son rouet pour commencer son travail journalier, de faire avec recueillement sa prière du matin, dans la seule petite chambre qu'elle occupât ; puis, elle lisait dans son livre de dévotion le passage désigné pour chaque jour du mois.

Elle venait, un matin, de lire un passage qui recommandait la charité.

— Hélas ! mou Dieu, disait-elle en soupirant, comment serais-je à même de faire du bien à autrui ? Je n'ai pour gagner ma vie que mon rouet, et à peine peut-il me procurer le pain quotidien. Voilà l'hiver qui s'approche, et je n'ai pas la moindre provision de bois. Déjà mes doigts se raidissent de froid dans ma chambre sans feu, tellement qu'à peine je puis filer. Mon loyer n'en plus n'est pas encore entièrement payé. Je serai bientôt obligée de demander moi-même l'aumône aux personnes charitables.

Cependant, elle se mit à réfléchir et à chercher comment, malgré sa propre misère, elle pourrait encore faire une œuvre de charité. Alors, elle se rappela qu'une de ses amies d'en-

fance, qui demeurait à l'autre bout de la ville, et qui était âgée et aussi pauvre qu'elle, se trouvait malade depuis longtemps.

— J'irai la voir aujourd'hui, dit-elle ; je puis aussi bien filer là qu'ici, et si je ne suis pas en état de lui offrir des secours, au moins puis-je peut-être adoucir ses chagrins et ses souffrances par quelques bonnes paroles consolantes.

Elle prit dans son armoire les deux seules pommes qu'elle possédait pour les porter à la malade, et se mit en chemin avec son rouet sous le bras.

La malade eût une vive joie de revoir son ancienne amie.

— Imagine-toi, Cunégonde, ce qui m'est arrivé depuis que nous nous sommes vues ; j'ai fait un héritage de quelques centaines d'écus. Serais-tu disposée à venir demeurer chez moi pour me soigner ? Tu pourras t'épargner alors des frais de loyer et de chauffage ; ton rouet et mon petit héritage suffiraient bien pour nous nourrir toutes deux.

Cunégonde accepta la proposition avec joie, alla tout de suite s'établir chez son amie et goûta, pour la première fois depuis longtemps, un sommeil exempt de peines et de soucis. Bien souvent encore elle se répétait ce passage de son livre de prières qui lui avait procuré ce bonheur inattendu :

Que chaque jour amène une œuvre charitable,
Notre jour sera beau, notre nuit agréable.

EN EXCURSION

(Voir gravure)

Qui, des deux, s'amuse davantage ?

Est-ce la petite espiègle qui, du dos de son père a fait la monture, ou bien, est-ce le papa débonnaire qui s'est constitué la monture de sa gamine ?

Il y a gros à parier que ce brave homme d'ouvrier s'estime le plus heureux des mortels, chargé comme il est, du plus doux des fardeaux. Sa figure, illuminée d'une douce satisfaction, l'atteste à l'évidence.

Ici, assurément, ni la richesse, ni les révolutions sociales ne sont indispensables pour faire le bonheur.



EN EXCURSION